

du contraire, par les preuves les plus palpables des inventions économiques. Ce préjugé a soulevé une croisade contre les innovations, et une populace aussi ignorante qu'irréfléchie condamnerait volontiers à la misère et à la persécution les plus grands bienfaiteurs du siècle et du pays. Qui est-ce qui chassa Hargreaves hors du Lancashire, pour sauver sa vie ; qui est-ce qui engagea Lawrence Earnshaw à briser sa machine, dans un accès de bienveillance, de peur qu'elle n'enlevât le pain à la bouche de ses voisins ? Quelles injures, quelles cruautés, quelles odieuses tortures n'a pas souffertes Jacquart de Lyon ? Mais Arkwright n'a-t-il pas donné salaire et nourriture à des millions d'hommes, et versé secrètement des richesses dans le trésor de la nation, en produisant, en même temps, une révolution économique dans tous les pays du monde civilisé ?

C'est une erreur que de supposer que les machines qui économisent le travail manuel en le multipliant, puissent diminuer les moyens de subsistance. L'opération des machines et des inventions économiques augmente directement ou indirectement le travail. A première vue, cette assertion paraîtra peut-être un paradoxe ; mais l'expérience a prouvé sa vérité incontestable. Le travail a pour loi invariable d'avancer sur un plan harmonieux. Tout développement légitime ou produit de l'invention dans une direction, favorise un développement consécutif ou réciproque dans une autre. Les annales des villes sont éloquents et concluants à cet égard. L'inconvénient que cause l'introduction d'une grande invention mécanique, en privant d'emploi une section de la population, n'est que locale et partielle dans ses effets ; mais ses bénéfices sont cosmopolites, permanents. Elle ne crée des demandes que pour les satisfaire. Ce n'est pas trop de dire de celui qui a inventé une machine de cette sorte, qu'il est vraiment fait à l'image de son créateur. Mais l'oisif fashionable, le millionnaire amolli par le luxe lui jettent un coup-d'œil de dédain et ils seraient peut-être disposés à lui demander comme le fit un certain roi à un puissant génie inventeur, au moment de son triomphe : " Dites-moi, je vous prie ce que vous vendez, monsieur." Baulton répliqua : " Je vends, Sire, ce que tous les monarques chérissent, la *puissance* ! Cette réponse couvre d'une juste confusion toutes les vaines prétentions de l'ignorance. Mais quoique cela soit vrai, l'artisan doit prendre garde de tomber dans une erreur semblable, et de gaspiller ce qui est réellement esti-

mable, purement parcequ'il n'a jamais été à même d'en reconnaître l'excellence. Le préjugé est malheureusement une mauvaise herbe universelle et perpétuelle ; et tout esprit libéral et éclairé devra s'étudier, avec un soin spécial, à l'extirper entièrement. Rien n'est plus propre à nous faire gagner cette grande victoire sociale, que la fréquente répétition d'assemblées fraternelles nationales comme la présente ; car elles apprennent à tous leur dépendance mutuelle, les en convainquent et donnent à tous ceux qui en sont dignes l'occasion de participer aux glorieuses ovations de l'industrie et de recevoir la couronne due à un travail honorable.

Mais, pour être réellement le *facile principe*, pour être supérieur en tout lieu et vocation il faut quelque chose de plus que l'attention aux devoirs ordinaires. L'esprit du maître doit lutter vigoureusement pour découvrir les moyens de parfaire les travaux de chaque jour, par leurs ramifications les moins saillantes avec les faits secrets,—les retraites les plus profondes de la création. Il est peu de gens qui voient clairement cela, parce qu'il en est peu qui y soignent. Ils se contentent d'une exécution simple, de connaissances superficielles, qui leur permettent de gagner juste leur vie, ou de vivre dans une aisance passable, ou d'arriver à une médiocre compétence. Et il en est peu qui soient doués de ce caractère inquisiteur si légitime, si recommandable, que satisfait seul le triomphe des connais-